

# ENTRETIEN



« Il n'y a pas un ensemble cohérent qui pourrait s'appeler France périphérique et les jeunes ruraux ne constituent pas un groupe homogène »



AVEC BENOÎT COQUARD ET NICOLAS MATHIEU

Benoît Coquard est sociologue à l'Institut national de recherche agronomique et travaille notamment sur les milieux ruraux et les classes populaires, il est l'auteur de *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin* (La Découverte, 2019). Nicolas Mathieu est écrivain et lauréat du Prix Goncourt 2018 pour *Leurs enfants après eux* (Actes Sud).

Entretien réalisé par Régis Guyon en mai 2020.

**RÉGIS GUYON** À travers vos travaux de recherches, pour vous Benoît Coquard, et d'écriture de fiction, pour vous Nicolas Mathieu, vous vous attachez à dresser des portraits d'une jeunesse issue de territoires dits périphériques, bien souvent touchés par la crise économique depuis des décennies. Pour vous, quelles sont les singularités de ces jeunes – et en quoi sont-ils aussi des jeunes comme les autres ?

**NICOLAS MATHIEU** Tout d'abord, j'hésite à employer le mot de France « périphérique », surtout devant Benoît Coquard qui est sociologue. C'est un terme discuté, sans doute trop simplificateur, peut-être même empreint de postulats qui sont faux. Pour moi, ces jeunes qui grandissent dans des lieux qui, pour faire vite, ne sont ni les grandes villes, ni les banlieues, sont évidemment semblables à tous

les autres. Ce qui les distingue peut-être, ce sont les possibilités qui leur sont offertes, la question de devoir rester ou de vouloir partir. Et puis l'idée de liberté qui a forcément partie liée à un véhicule : scooter, mob, moto.

Je connais mal la France rurale. Celle dont je parle, c'est une France située assez loin des locomotives de la mondialisation, plus ou moins frappée par la crise, qui a des problèmes avec son avenir, et vit le passé comme un âge d'or. Les jeunes doivent se coltiner cet héritage. Ils s'en défont très bien je pense. Chaque génération tue le père, c'est son rôle. Dans ces espaces qui m'intéressent et que je connais, la géographie et l'implantation des personnes sont importantes, mais pas davantage – et à mon avis plutôt moins – que l'origine sociale des individus. Naître dans un bled, ce n'est pas la même chose si l'on est fils de cariste ou fils de notaire.

**BENOÎT COQUARD** À partir du moment où l'on emploie une catégorie comme celle de France périphérique, on a tendance à ne définir les populations loin des grandes villes qu'en termes de manques par comparaison avec les métropoles. C'est une pensée qui tourne finalement un peu à vide, et je trouve plus largement que le débat sur les bonnes ou mauvaises catégories abstraites à employer pour définir le milieu rural ou périurbain nous éloigne quasi systématiquement des réalités de la vie quotidienne, des visions du monde qu'ont les habitants, etc. Aussi, il n'y a pas un ensemble cohérent qui pourrait s'appeler France périphérique et les jeunes ruraux ne constituent pas un groupe homogène. Ce qui conditionne leurs styles de vie, leurs goûts, leurs projections dans l'avenir, c'est avant tout une appartenance à une classe sociale donnée. En l'occurrence, ce qu'il y a de commun entre les jeunes que l'on suit dans *Leurs enfants après eux* et ceux sur qui je travaille, c'est le fait d'être dans des territoires marqués par l'industrie déclinante, d'être entouré d'ouvriers, d'enfants d'ouvriers et d'employés. Bref, de vivre dans une sorte d'entre-soi populaire qui façonne leur rapport au monde et accentue un sentiment d'éloignement vis-à-vis des lieux. De cette manière, les jeunes, qu'ils soient des bourgs industriels, des campagnes du Grand Est ou des régions sidérurgiques de Lorraine comme dans *Leurs enfants après eux*, ont beaucoup en commun avec d'autres enfants de classes populaires qui vivent par exemple dans les banlieues des grandes villes, qui sont elles aussi liées à un monde industriel disparu ou déclinant.

**RC** Dans vos écrits, vous faites référence aux parents, au passé, plus ou moins glorieux, empreint de plus ou moins de nostalgie. Quelles relations ces jeunes des milieux populaires entretiennent-ils avec ce passé – et peut-on parler de la transmission d'un sentiment d'appartenance, d'une culture ouvrière ou populaire ?

**NM** Il m'est difficile de parler de la jeunesse populaire au sens large. Je ne peux que partager mon expérience, ce que je constate et ce qui est passé de mon milieu dans mes manières d'être. Globalement, je crois qu'il y a moins de fierté populaire qu'autrefois, que le sentiment d'une appartenance, d'un destin partagé, d'un horizon commun a beaucoup faibli. Mais ce qui reste, presque malgré soi, ce sont des habitudes, des mots, des accents, les films qu'on aime, des mots de vocabulaire qui passent des parents aux enfants,

des valeurs. Des complexes aussi. L'idée qu'il faut rester à sa place par exemple, que la modestie est une vertu. Qu'il ne faut pas péter plus haut que son cul. Autour de moi, je n'ai pas observé de nostalgie pour le passé ouvrier. Même s'il existe des solidarités parmi ces jeunes, l'idéal individualiste l'a emporté. Vraiment, je ne veux pas faire de généralités, mais mon sentiment c'est qu'au grand dessein politique qui allait avec un sort de dominé s'est substitué un ensemble de petits plaisirs compensatoires. Grosso modo, autrefois, on trimait en rêvant du grand soir. Aujourd'hui, on trime en pensant que le soir on retrouvera son canapé, sa console, l'apéro, la famille, les copains, un bédou ou « Top Chef ».

## Je n'ai pas observé de nostalgie pour le passé ouvrier.

**BC** C'est surtout chez les jeunes hommes qu'il y a une omniprésence du « c'était mieux avant ». C'est une nostalgie transmise dans les longs moments qu'ils passent avec les « darons » (leurs pères) ou même les « anciens » (les grands-pères). Les aînés leur racontent une époque, celle de leur jeunesse à eux, où il y avait selon eux plus d'intensité et même d'intérêt dans la vie sociale. Les jeunes que j'ai rencontrés étaient finalement nostalgiques d'une époque qu'ils n'avaient pas connue, dans laquelle leur façon de vivre trouvait un meilleur cadre d'expression. Il y a tout un discours notamment sur l'usage du territoire. On dit qu'il y avait moins de radars, d'alcootests, de gendarmes zélés. Mais ça touche aussi au fait qu'il y avait plus de travail, et, selon eux toujours, plus de femmes célibataires et de bals, de bistrotts, de fêtes. « C'était la bonne époque », me répétaient les jeunes hommes en s'imaginant la jeunesse de leur père, l'époque d'avant les délocalisations, quand quitter tôt le système scolaire n'était pas synonyme de fermeture de l'espace des possibles.

**R G** De votre expérience et vos recherches, quelle place l'école occupe-t-elle pour ces jeunes ? Quelle représentation en ont-ils ? Et que retiennent-ils de leur passage à l'école élémentaire et au collège ?

**B C** Là encore, je ne vais parler que de la tendance générale, mais il faut bien sûr garder en tête qu'il y a des exceptions. On sait que les jeunes ruraux, à origine sociale égale, font des études moins longues et ont des espérances scolaires moindres que les jeunes urbains. Cela s'explique par le fait qu'ils sont éloignés du monde des études supérieures, ils ont moins de proches ou de connaissances qui ont fait des études et sont revenus vivre et travailler au pays. La fac, c'est loin, cela implique de couper les ponts avec son milieu d'origine pour celles et ceux qui sont de classes populaires rurales. Il faut aussi penser à leur vécu de l'expérience scolaire, notamment au collège après lequel une grande partie des personnes sur lesquelles j'ai travaillé se sont arrêtées. Pour ces jeunes hommes et femmes qui sont généralement bien dans leur mode de vie, reconnus par leurs potes, leurs proches, valorisés sur différentes scènes sociales, c'est à l'école qu'ils ont fait l'expérience de ne pas être comme il faut, souvent de se sentir nuls. Dans les classes, il était alors préférable d'endosser ce que le sociologue Paul Willis appelle la « culture anti-école ». Dès lors, on peut comprendre qu'une partie d'entre eux n'adhèrent pas au modèle des études supérieures et retournent le mépris à l'encontre de celles et ceux qui n'ont pas fait de « grandes » études. Le contexte dans lequel ils deviennent ensuite adultes permet d'entretenir cette même idée que l'on n'a pas forcément besoin d'être « bon » à l'école pour réussir sa vie. Les figures de réussite locales, ce ne sont pas les étudiantes devenues cadres dans une grande ville, ce sont les ouvriers devenus petits patrons, les pompiers de Paris, la coiffeuse à domicile qui finit par ouvrir son salon et embaucher plusieurs salariées. Les statuts sociaux les plus légitimes ne sont pas les mêmes partout, ce type d'espace rural permet un certain renversement des valeurs par rapport à ce qui s'impose en milieu plus urbain et aisé.

**N M** Les potes que j'avais et qui appartenaient vraiment à un milieu populaire s'en foutaient de l'école. Ce n'était pas vraiment leur truc. Ils se disaient que c'était relou, ils préféraient faire autre chose, ils n'y croyaient pas et se trouvaient

constamment humiliés par l'image que leur renvoyait l'école. Je me souviens d'un pote avec qui je fumais tout le temps du shit, à un moment de sa scolarité, il avait eu un prof de français assez anticonformiste qui lui avait donné un 18 pour une dissert' sur je ne sais plus quoi. Cinq ans après, il en parlait encore. Ça avait été son fait d'armes, son moment de gloire. La preuve qu'il n'était pas con. Mais il n'avait aucune structure, aucun appui familial pour lui permettre de poursuivre un effort dans la durée. Son mode de vie lui interdisait tout bêtement d'être bon à l'école. Dans les années 1990, l'idée c'était : de toute façon même les diplômés sont au chômage. Et puis globalement, ces jeunes ignoraient tout du fonctionnement de l'école. La première fois de ma vie que j'ai entendu parler de Normale Sup', j'avais 17 ans. Reste la question des filles. Sans doute s'y investissaient-elles davantage.

**Les statuts sociaux  
les plus légitimes  
ne sont pas les mêmes  
partout.**

**R G** Alors qu'est-ce qui fait ressources pour ces jeunes, qui les aident à « tenir debout », à s'en sortir<sup>1</sup> ? Sur quoi ou qui peuvent-ils s'appuyer ? Et quelle est la place des réseaux d'amis et d'amitiés ?

**N M** Pour s'en sortir, à mon sens, c'est toujours pareil : des prédispositions et l'école, même si elle est moins apte à faire ce travail d'orpaillage des talents et de construction de soi. Mais il faudrait quand même s'interroger sur cette idée : s'en sortir. Ça signifie quoi ? Faire mieux que ses parents ? Coïncider avec des modèles de réussites ? Réaliser son rêve ? Être heureux ? Trouver l'amour ? Faire une famille et assurer son bien-être ? On peut s'en sortir partout, à tous les échelons, avoir un sort digne dont on est satisfait. Ce qui rend une situation difficile, c'est en premier lieu l'isolement. Pas de

1 Faure S., Thin D. (dir.), [2019], *S'en sortir malgré tout. Parcours en classes populaires*, Paris, La Dispute.

potes. Pas d'activités de loisir. Ou ces situations à la campagne, quand la constitution d'un couple devient la quadrature du cercle, une vraie gageure. La situation économique compte évidemment beaucoup. Je me suis pas mal baladé dans la vallée de la Fensch, en Moselle. La misère ça existe, et là ça devient plus compliqué. Enfin, le mépris de ceux qui vous surplombent. Cet aspect psychologique là n'est peut-être pas suffisamment considéré, dans ses effets politiques notamment.

## **Ce qui rend une situation difficile, c'est en premier lieu l'isolement.**

**B/C** Je rejoins Nicolas, contrer l'isolement c'est essentiel. D'ailleurs, on voit bien que ceux qui sont les plus isolés sont aussi les plus précaires, ceux sur qui pèsent le plus les commérages qui maintiennent à l'écart du groupe des gens comme il faut. Les structures qui assuraient la reproduction sociale des classes populaires se retrouvent détruites (je pense surtout aux campagnes industrielles sur lesquelles j'enquête, mais plus encore au contexte du roman de Nicolas), on cherche encore davantage à avoir une « bonne réputation » en étant valorisé par ses pairs. L'emploi se précarise, mais appartenir à une bande de potes qui vous valide reste un moyen accessible de devenir honorable, avec, comme le disait Nicolas, l'importance d'être en couple aussi. On cherche, malgré le déclin économique, à cocher tous les attributs de l'agent social accompli. D'autant plus que cette stratégie n'est pas vécue comme une renonciation, parce qu'on fait de nécessité vertu. Là où j'enquête, ce sont des hommes et femmes de classes populaires, ouvriers ou employés, qui font figure de modèle d'accomplissement dans leur genre respectif. Réussir sa vie ne veut pas dire la même chose dans des espaces qui concentrent les classes dominées et où l'espace des possibles est assez restreint.

**R/G** Je souhaite aborder, pour clore cet entretien, la question de « ceux qui partent » et « ceux qui reviennent », que vous abordez tous les deux d'une certaine manière. Que pouvez-vous nous dire de leurs parcours au regard de celles et « ceux qui restent » ?

**B/C** C'est une loi sociologique, plus on est diplômé, plus on vit loin de chez ses parents. Et tendanciellement, ce sont les jeunes issus des milieux les plus favorisés qui auront le plus de probabilité de faire des études longues. Y compris parmi les jeunes de classes populaires, ce sont celles et ceux qui ont un petit peu plus de stabilité familiale qui se retrouvent engagés à plus long terme dans les études. Dans les campagnes en déclin, comme c'est surtout le cas dans les milieux populaires, ce sont plutôt les jeunes femmes qui font des études longues. Elles réussissent mieux à l'école et sont donc plus amenées à quitter leur village à 18 ans, après le bac. Et ensuite, c'est dur pour elles de trouver un emploi qui correspondra à leur diplôme dans la campagne où elles ont grandi, parce qu'on est sur des marchés du travail essentiellement pourvus en emplois considérés comme masculins et peu qualifiés. Il y a aussi une émigration un peu chaotique des sans diplômes n'ayant plus de perspectives d'avenir, et qui se sentent « grillés » dans les coins qu'ils habitent. Pour fuir la mauvaise réputation, on se dit que partir faire les saisons dans le maraîchage, ou tenter de devenir ouvrier en Suisse, c'est une échappatoire possible. Mais ces stratégies-là sont très risquées lorsqu'on n'a pas de capital économique pour organiser le départ, peu de capital social (des gens qui vous aident à destination), donc on voit beaucoup de ces jeunes revenir.

**C'est une loi sociologique, plus on est diplômé, plus on vit loin de chez ses parents.**

Et enfin, qu'en pensent ceux qui restent ? Les figures d'émigrés que l'on valorise, ce n'est pas tellement les jeunes femmes diplômées étant parvenues à devenir cadres dans une grande ville. Elles me disaient souvent qu'elles se sentaient un peu oubliées par leurs potes restés au village. En revanche, on valorise les métiers de l'armée, les pompiers professionnels, ou les rares ouvriers s'étant enrichis en Suisse ou dans le sud de la France. Mais il faut bien avoir en tête que les figures de réussite locale, ce sont plutôt ceux et celles qui restent qui les incarnent. À la fois on est dans des campagnes en déclin, éloignées des zones les plus riches, mais aussi, on peut se construire des modèles d'accomplissement dans une relative autonomie, permise justement par cet éloignement. Comme je le montre dans mon livre, l'importance d'ouvriers ou d'employés dans la sociabilité locale, les rôles que ces jeunes hommes et femmes peuvent occuper, seraient assez improbables en ville à cause de la domination des groupes sociaux les plus favorisés. Le fait que ces profils-là partent laisse d'une certaine manière le champ libre aux classes populaires. Néanmoins, ce que montrent les enquêtes à ce sujet, c'est aussi une domination forte d'une bourgeoisie à capital économique sur ces classes populaires. Quand on regarde par exemple les caractéristiques sociales des maires ruraux, on voit bien qu'ils appartiennent plutôt aux quelques familles de notables locaux ou du moins aux groupes sociaux plus aisés.

**NM** Dans l'idée du départ, se jouent tout de même des mythologies très fortes. Aller à la ville, monter à Paris, trouver l'Eldorado. L'herbe est toujours plus verte ailleurs. Qu'on soit diplômé ou pas, avec une bonne réputation ou des casseroles qu'on souhaite oublier, cette tentation existe. Seulement, partir c'est presque toujours découvrir qu'on s'est fait des idées sur sa destination. Alors il se peut qu'on revienne, la queue entre les jambes ou en enfant prodige, ça dépend. C'est un peu ce qui m'est arrivé, à titre personnel. J'ai passé 15 ans à Paris, puis un enfant, une séparation, la vie est devenue très compliquée, très inconfortable. Le retour a été pour moi une manière de faire fructifier facilement

en province des capitaux que j'avais acquis à Paris. Et la vie était infiniment plus facile à Nancy qu'à Paris. Moins coûteuse, moins stressante, moins chronophage. Mais je ne suis pas rentré à la campagne, où je n'ai d'ailleurs jamais vécu. Mon exemple ne recoupe donc pas forcément la situation des jeunes dont nous parlons.

**Seulement, partir  
c'est presque toujours  
découvrir qu'on s'est  
fait des idées  
sur sa destination.**

La question sous-jacente est sans doute : comment réussir sa vie ? En quoi ça consiste de réussir sa vie ? Partir, c'est souvent un moyen d'accomplir quelque chose qui restait impossible sur place, une carrière par exemple. Revenir, c'est soit un aveu d'échec, soit un retour gagnant. Et pour ceux qui restent, il y a mille manières de se dire qu'ils ont réussi. Ils sont restés au contact de ceux qu'ils aiment, dans une plus grande proximité avec la nature ou les animaux éventuellement, avec le sentiment que certaines forces qui s'exercent dans nos sociétés le font de manière moins abusive là où ils sont nés. Récemment, je demandais à des étudiants de la fac de droit à Épinal avec lesquels je fais un atelier d'écriture ce qu'ils envisageaient pour la suite. Une jeune fille m'a dit qu'elle resterait à Épinal. « Je suis bien là ! » Dans la fiction qu'elle écrivait, il n'était d'ailleurs question que de montagne et de grand air. Rester, c'est aussi ça : maintenir le commerce le plus étroit avec les affects et les perceptions qui vous ont construits.